

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 76–82.

Ailleurs l'herbe est plus verte

L'Espace du diable de Jacques Renaud n'est pas précisément un recueil de nouvelles comme le prétend l'éditeur. Il s'agit en fait d'un long récit de 150 pages, pas même une novella, précédé effectivement de cinq nouvelles, mais l'essentiel du volume se compose en fait d'un seul texte mi-roman mi-essai, et les nouvelles sont réduites à la portion congrue. Il y a donc ici d'emblée « erreur sur la marchandise ». Ceci nous mène sans transition à reconsidérer certaines affirmations un tantinet gratuites de la quatrième de couverture qui affirme par exemple que Jacques Renaud est considéré comme « l'un des virtuoses de la nouvelle au Québec ». Voici qui est flatteur mais qui manifestement reste à prouver. Peut-on savoir en regard de quoi s'inscrit une telle prétention ? Renaud en effet n'a pratiquement jamais écrit de nouvelles, alors de là à en être le « virtuose », il y a un pas... Depuis la poignée de textes qui accompagnait *Le Cassé* en 1964, il est resté silencieux sur ce genre pendant plus de trente-cinq ans et il revient aujourd'hui avec un prétendu recueil qui en fait n'en est pas un. D'où viendrait dès lors une telle réputation alors que l'œuvre elle-même est si réduite, si peu connue, voire reconnue ? Avant tout Jacques Renaud reste l'auteur du *Cassé* et ses interventions en tant que nouvelliste n'ont jamais paru déterminantes à quiconque. Cette récente livraison de *L'Espace du diable*, qui se voudrait une ouverture nouvelle, ne risque en rien de changer les choses.

Des cinq nouvelles proposées, la plus maîtrisée est certainement « Naissance d'un sorcier » dont l'univers et l'expression sont savamment contrôlés et rendus avec rigueur. Dans une ville en ruine où la destruction règne et menace, les hommes réparent les injustices du hasard en offrant leur vie à leurs morts grâce à l'intervention de Dieu Asnoki. Même si l'on songe au Liban en guerre, la force de la nouvelle est de rester générale et universelle.

1. Jacques Renaud, *L'Espace du diable*, Montréal, Guérin littérature, 1989, 263 p.

Son sujet rejoint toutes les souffrances et renvoie à toutes ces magies dont on aimerait disposer pour contrôler, inverser, modifier ces décrets de vie et de mort qui nous sont imposés on ne sait par qui, ni pourquoi, ni comment. À la fois réaliste et fantastique, le résultat est beau et envoûtant.

« Der Fisch » n'était pas dénuée d'intérêt non plus, mais cette nouvelle qui relate le passage d'un poisson de Berlin-Est à Berlin-Ouest par un poste frontière du métro, a beaucoup perdu de son intensité et de son mordant compte tenu des événements intervenus ces mois derniers dans les pays du bloc soviétique. Les circonstances sont donc moins fortes pour cette nouvelle publication de « Der Fisch » alors que sa première parution, il y a quelques années dans une revue française, avait été nettement plus remarquée. Sans doute aurait-il été plus judicieux de se contenter de ce précédent support, et de ne pas récidiver.

Les trois autres nouvelles « Le crayon de ma tante », « Une journée dans la vie du poète Emile Newspapp » et « Tison ou l'agonie du chasseur » brillent, hélas, par leur manque d'intérêt et l'ennui qu'elles dégagent. Pire, elles sonnent vide. Non seulement on ne comprend pas où veut en venir Renaud, quels sont sa démarche et son but, mais en plus, il faut endurer ses sarcasmes et son mépris de l'institution francophone québécoise. De la part de l'auteur du *Cassé*, c'est le plus grand revirement d'opinion que la littérature québécoise ait jamais connu. Ainsi dans « Une journée dans la vie du poète Emile Newspapp » prend-il un malin plaisir à faire l'éloge de *The Gazette*, aux dépens de *La Presse* et du *Devoir*, en soulignant que le tirage du quotidien anglophone dépasse celui de *La Presse*, ce qu'il semble interpréter comme un gage de qualité, et que *The Gazette* révèle les faits et événements systématiquement avec trois ou quatre jours d'avance sur *Le Devoir*. Voici qui laisse le lecteur confus et atterré. Une nouvelle comme « Une journée dans la vie du poète Emile Newspapp » (et inutile de préciser que c'est Renaud lui-même qui se prend pour le poète) donne l'impression de n'avoir été guidée que par la rancœur, l'amertume et un certain esprit de revanche, ce qui ne constitue pas les mobiles littéraires les plus nobles. Mais, outre cette absence de thèmes forts, ce dont souffre le plus cet ensemble de nouvelles provient d'un manque de cohésion et d'unité. Le souffle est court et les inégalités d'écriture d'un texte à l'autre paraissent trop importantes.

En ce qui concerne « L'espace du diable » proprement dit, il s'agit d'un long monologue dans lequel un auteur, abandonné par sa blonde qui voulait des enfants et n'en a pas eu, se confie à un caniche rencontré par hasard et qu'il adopte aussitôt. Son univers se limite dès lors à cette seule compagnie et à la rédaction d'un article, présenté comme un petit « live », qu'il doit écrire pour une revue littéraire. Le principe permet à Renaud d'insérer un texte dans le texte sans qu'aucun des deux ne parvienne à donner à l'autre plus de sens ou d'intérêt. Le style est familier, parsemé d'expressions anglaises. Reprenant le cours de sa parano, Jacques Renaud saisit l'occasion pour débâter sur les revues québécoises qui ne paient soi-disant pas les auteurs (ce qui est faux), sur les nationalistes francophones, sur les artistes d'ici, etc. On apprend ainsi que « les anglophones sont un peu comme les juifs des nationalistes francophones », que les francophones sont « la majorité conquise la plus choyée de l'histoire », que le Québec « c'est comme en U.R.S.S. pour l'art [...] excepté que y a pas de Sibérie », etc. Incontestablement pour Jacques Renaud, l'herbe est systématiquement plus verte ailleurs et on s'en voudrait presque de lui imposer notre présence. Depuis *Le Cassé*, cet auteur s'obstine à régler ses problèmes personnels sur le compte de la société, et particulièrement de la société québécoise, mais le glissement du domaine intime au domaine social ne résout rien et ne fait qu'accroître l'amertume de l'écrivain.

On a beau vouloir effacer l'engagement politique de Renaud pour le lire en toute objectivité, il utilise tellement la littérature à des fins propagandistes — ce qui tient pratiquement de l'abus de pouvoir — qu'il est difficile d'y échapper. Il nous y ramène si souvent qu'on finit par s'interroger... Ainsi, faut-il voir une analogie entre le devenir de son personnage principal qui se transforme par désespoir en chien enragé, et celui de son auteur qui militait il y a peu encore au sein du Parti Égalité? L'œuvre de Jacques Renaud ne s'adresse plus aujourd'hui qu'à ses partisans et non à de simples lecteurs. Comme une menace pour nous, mais comme une promesse pour eux, il annonce plusieurs fois dans son texte l'écriture d'un prochain livre en anglais. Voilà qui est parfait. Nous l'attendons donc. Ou plutôt non. Nous n'attendons plus rien.

P. V.-S.

Retrouvez la revue *Lettres québécoises* et les Éditions XYZ
au Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean à Jonquière
du 26 au 30 septembre 1990, stand 72

Découverte et redécouverte des contes du patrimoine littéraire du Québec

Afin de faire redécouvrir au plus grand nombre le patrimoine littéraire du Québec, les éditions Mondia poursuivent leur collection « À l'écoute de la littérature » avec un nouveau volume consacré cette fois aux *Contes d'amour et d'enchantement*¹ et qui fait suite à *Poésies, contes et nouvelles du Québec* déjà paru.

Le principe consiste à réunir une dizaine de contes proposés sur un double support: enregistrés sur cassettes d'une part, et transposés par écrit d'autre part. La présentation de l'ensemble est particulièrement soignée. Ainsi le livret est-il agrémenté de gravures originales en noir et blanc, tandis que les textes enregistrés sont accompagnés d'un fond musical de première qualité, spécialement conçu pour l'occasion. Le tout est fourni dans un coffret rose à la fois pratique et esthétique.

Parce qu'ils sont différents, ces deux supports littéraires présentent des avantages propres à chacun. L'enregistrement propose une atmosphère toute particulière grâce à la mise en musique, à la qualité des voix, et à une sélection de chansons interprétées entre chaque conte et choisies tout spécialement pour faciliter les liaisons d'un texte à l'autre. De grands compositeurs ont ainsi été retenus, dont: Daniel Lavoie, Gilles Vigneault, Claude Dubois, Félix Leclerc, Jean-Pierre Ferland... Le patrimoine littéraire s'enrichit donc ici de celui de la chanson. Quant au livret, outre les textes eux-mêmes, il comprend un commentaire analytique sur l'ensemble des contes, signé André Vanasse, qui présente les textes tout en mettant astucieusement en évidence quelques-uns de leurs aspects les plus importants. André Vanasse est d'ailleurs l'auteur des courts textes de liaison parsemés entre contes et chansons dont il a aussi assuré la sélection.

L'oral et l'écrit se complètent donc ici judicieusement pour le plus grand plaisir du lecteur / auditeur car il est évident en fait qu'il reste nécessaire de passer d'un support à l'autre alternativement pour goûter toutes les sensations de chaque conte. Toute l'originalité de la formule est là. En effet, la densité des textes

1. Collectif, *Contes d'amour et d'enchantement du Québec*, Laval, éd. Mondia, présenté par André Vanasse, 1989.

retenus oblige souvent à une relecture ou à une nouvelle écoute pour savourer pleinement la richesse du propos.

Cet excellent travail est le fruit de la collaboration de multiples talents: Robert Bibeau (collaborateur régulier de Gilles Vigneault) pour la musique, Pierre Pratt pour les illustrations et les comédiens Ghislaine Paradis et Jean Faubert qui ont prêté leur voix à l'enregistrement. Ces deux interprètes sont d'ailleurs à l'origine du projet dont ils ont eu l'idée. Tous deux, premier prix du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, ont trouvé là un excellent moyen de servir le patrimoine culturel de leur pays. On remarquera tout particulièrement d'ailleurs la prestation de Jean Faubert qui dépasse largement la simple lecture du texte pour proposer un véritable travail d'interprétation absolument saisissant.

Il convient enfin de rendre hommage aux écrivains eux-mêmes dont les œuvres ont suscité assez d'enthousiasme pour mener à bien un tel projet. L'éventail des auteurs retenus est si large qu'il couvre pratiquement toute l'étendue de l'histoire littéraire québécoise. On part en effet des classiques du XIX^e siècle, Honoré Beaugrand et Philippe Aubert de Gaspé qui mêlent adroitement le conte à la peinture sociale, pour atteindre les contemporains tels Marie José Thériault — amoureuse implacable — ou Pierre Chatillon — poétique — en passant par de plus jeunes classiques comme Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Yves Thériault — émouvants — ou encore Anne Hébert, toujours un peu mystique. Seuls les contes de Roch Carrier et de Esther Rochon paraissent un peu en retrait dans un ensemble homogène d'une grande rigueur et d'une grande richesse. Une sélection qui permet donc de parcourir environ un siècle de conte québécois pour le plus grand plaisir de tous, la formule en effet présente l'avantage de s'adresser à un échantillon de lecteurs particulièrement étendu.

Pierre Vuillemin-Salducci

Le péril amoureux

Dans *Destins*¹, son dixième ouvrage, Dominique Blondeau porte une double réflexion sur la difficulté d'aimer et la complexité de

1. Dominique Blondeau, *Destins*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 130 p.

l'être humain. On retrouve dix nouvelles qui traitent des aléas et de l'ambiguïté du sentiment amoureux. Avec une lucidité et un réalisme qui ne vont pas jusqu'au fatalisme, l'auteure s'interroge sur le sens de la passion et les causes de son effritement.

Dramatique, « L'amoureuse » rend compte mieux que les autres textes du malentendu sentimental en nous faisant prendre conscience à quel point le désir peut être fragile :

Philippe ne pense pas à téléphoner à un hôpital. Il est trop en colère contre Marcia. C'est à peine si la vue de tout ce sang l'émeut quand il ouvre la porte. Il se dit qu'il reviendra plus tard, quand elle ira mieux; il se dit encore qu'il sera patient avec Marcia... Marcia avec qui il a décidé de rompre. (p. 45)

L'auto-mutilation de Marcia pose le problème de la solitude à laquelle tout un chacun se trouve confronté et qui s'avère d'autant plus douloureuse ici qu'elle naît de l'incompréhension de l'autre. Cette nouvelle suscite une remise en question des rapports amoureux qui s'opère par la dénonciation de comportements, plus spécifiquement du désir de posséder et de transformer l'être aimé.

La banalité du quotidien fait plus qu'émousser la passion. Elle la tue littéralement, comme le signifie l'auteure dans « Fin de saison ». Une dimension tragique marque ce récit qui voit la médiocrité et la mesquinerie ensevelir « l'intimité radieuse de certaines nuits » (p. 96).

« Une plaisanterie » oppose à la bêtise et à l'hypocrisie des « bien-pensants » une douce ironie qui s'adresse tout autant à l'intelligence qu'à la sensibilité du lecteur et de la lectrice :

L'imagination se contente de peu. Personne ne songea à une liaison possible entre Irène et le très beau jeune homme, pas plus qu'on soupçonna une passion déchirante entre René et la femme brune. Autre éventualité: on oublia qu'un sentiment amoureux aurait pu unir le très beau jeune homme et la femme brune.

René et Irène rirent tristement et conclurent qu'il est plus facile de tromper les gens avec des complications fabuleuses que de les convaincre sainement d'une situation pour le moins normale... (p. 107)

Le regard que l'auteure promène sur les objets, « les pierres, la musique, les paysages, les mots » (« L'anniversaire », p. 119) investit ces derniers d'une beauté qui émane de leur simplicité. Simplicité qui contraste avec les personnages et leurs émotions et contribue ainsi à accentuer la nuance du propos.

Ces textes de Dominique Blondeau dénotent une grande compréhension de l'être humain dont elle souligne habilement l'ambivalence et la vulnérabilité avec la maîtrise de l'écriture qu'on lui connaît. Une certaine poésie, qui n'a pas besoin d'artifice ni de grandiloquence pour s'affirmer, réside dans la chaleur des mots et leur pouvoir d'évocation. Enfin, il ne faudrait pas passer sous silence la magnifique illustration de Daniel Gagnon qui orne la couverture du recueil.

Martin Thisdale

XYZ



« L'Ère nouvelle » 3

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



Jean
Désy

Un dernier cadeau pour Cornélia

112 p., 14,95 \$

« Faits incroyables, circonstances extravagantes, histoires épouvantables bref, des nouvelles fantastiques ! »